# Théâtre Français de la République. *Les Femmes savantes*.

Quand les comédies veulent faire circuler l'air dans leur salle trop échauffée par la foule enthousiaste et par les vapeurs tragiques, ils donnent une ancienne comédie, et la font jouer par les doubles, triples et quadruples, etc. ; alors on est partout au frais ; et les spectateurs comme les acteurs ont la respiration parfaitement libre ; je n'ai pas le courage de blâmer ce régime très peu respectueux pour nos anciens comiques, mais très favorable en été : on joue en apparence ; en effet c'est *relâche*.

On prétend qu'un nigaud de province, ou bien un badaud de Paris (je ne sais à qui je dois faire honneur de cette naïveté), lisant *relâche* en très grosse lettres sur l'affiche de la comédie, s'imagine qu'il y avait une pièce intitulée *Relâche*,et demanda ce que c'était. Si cet amateur ingénu m'eût adressé la question, je lui aurais répondu qu'à la vérité, ce jour-là *relâche* et rien étaient la même chose ; mais que s'il était très curieux de voir *relâche*, il n'avait qu'à se rendre à la comédie toutes les fois qu'on annoncerait *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *L'Ecole des Femmes*, *Le Joueur*, *Le Légataire*, *Turcaret*, *La Métromanie*, *Le Méchant*, etc., etc., qu'il trouverait *relâche* dans l'assemblée et dans les comédiens, et qu'il ne serait pas mécontent de la pièce.

Au nombre de ces comédies températures et rafraîchissantes que le théâtre Français nous administre de temps en temps, il faut compter *Les Femmes savantes*: quoique ce soit un chef-d’œuvre de Molière, plein de verve et de feu, les acteurs trouvent bien le moyen de le servir à la glace : Philaminte, par madame Suin, est une caricature fort peu réjouissante ; Bélise, par madame Lachassaigne, est une parade de Nicolet : Mlle Gros détruit toute la finesse, toute la grâce, tout l'esprit du rôle d'Henriette ; Mlle Desrosiers, qui n'a pas beaucoup de chaleur naturelle, se sent tout à fait morfondue par l'atmosphère glaciale qui l'environne ; il n'y a que Mlle Desbrosses qui ait un air de vie, et soit vraiment comique dans le rôle de la servante Martine.

Quant aux hommes, sans rien ôter à Baptiste aîné de la gloire qui lui est due dans ses bons rôles, il n'est pas fait pour jouer un courtisan léger, poli, aimable, et fin railleurs ; Fleury tout entier n'est pas encore trop bon pour un pareil personnage ; Baptiste le cadet, j'en conviens, est un excellent Pierrot, un niais sublime ; il me semble qu'il a plus de mobilité dans la physionomie, plus de génie dans les grimaces que Brunet, le grand Brunet lui-même ; on ne peut plus loin pousser l'éloge, car on sait que nos virtuoses les plus brillants, les plus courus des femmes, s'estiment heureux de marcher sur les pas de Brunet, et qu'à peine osent-ils se flatter de l'égaler dans la farce, quoiqu'ils aient évidemment l'avantage de chanter mieux que lui : mais enfin, Trissotin n'est ni un niais, ni un Gilles, quoique ce soit un pédant fort ridicule ; ce n'est pas même ce qu'on appelle une bête, c'est un sot à prétention : d'où je conclus que Baptiste cadet n'est pas dans le sens du personnage.

Caumont ne rend point le gros bon sens et la simplicité originale de Crysale : Larochelle est assez plaisant dans le personnage de Vadius ; mais, en général, c'est une pièce très faiblement jouée, ou pour mieux dire défigurée : les premiers acteurs la négligent et la dédaignent : j'ai beau crier, je ne dois pas espérer qu'on ait plus d'égard pour moi que pour Molière : peut-être l'outrage est-il réprouvé comme étant une satire du pédantisme, du faux bel esprit,et par conséquent une pièce antiphilosophique : les comédiens sont philosophes comme les philosophes sont comédiens.

J'observe en outre que, dans *Les Femmes savantes*, Molière a l'audace de se moquer de la philosophie : en faut-il davantage pour attirer aujourd'hui l'anathème sur cette comédie scandaleuse, où il semble vouloir, par ses plaisanteries, arrêter les progrès de la raison humaine, et ramener, comme disent ces messieurs, son siècle à la barbarie ? Cependant, on peut alléguer, pour la défense de Molière, que la philosophie dont il se moque ne ressemble point du tout à celle de notre temps ; s'il eût vu et entendu nos philosophes, il eût fait sans doute une comédie encore plus vigoureuse et plus digne de son génie, la matière eût été plus abondante et plus riche : mais enfin, je le répète, la philosophie de ses *Femmes savantes* n'a rien de commun avec la philosophie de nos savants.

Notre sagesse moderne est très épicurienne, très matérielle, très grossière, en dépit de la métaphysique : c'est une conjuration contre la société, une révolte contre toute espèce d'autorité, une dispense de tous les devoirs, un germe de destruction et de mort : au contraire, la philosophie des *savantes* de Molière est la spiritualité même ; c'est le platonisme tout pur, c'est l'horreur de la matière et le mépris des sens ; c'est la métaphysique du plaisir et l'union des âmes ; cela est bien ridicule, mais nullement dangereux ; les mœurs n'ont rien à perdre avec cette doctrine tant qu'on la pratique : au lieu que les maximes ne sont philosophes sont telles que, si on les pratiquait à la rigueur en pressant un peu les conséquences, tout sentiment moral serait éteint, tout lieu social serait rompu.

Il y a une autre différence entre les deux philosophes, qui paraît être à l'avantage de la nôtre : celle des femmes savantes et très ennemie de la population ; nos philosophes, au contraire, excitent beaucoup les hommes à peupler ; mais la licence des unions illégitimes que leurs principes favorisent, est presque aussi nuisible à la propagation de l'espèce, que le célibat prêché par *Les Femmes savantes*.

La première scène de cette comédie est un chef-d’œuvre de style et de plaisanterie : on y voit un contraste charmant entre la jeune Henriette, fille d'un esprit juste et naturel, modestement renfermée dans les devoirs et les qualités de son sexe, et sœur Armande qui, dans le délire de l'orgueil, oublie les lois de la nature, et se repaît d'une perfection chimérique ; le nom seul de mariage donne des nausées à cette folle ; elle ne veut trouver dans les hommes que des adorateurs respectueux.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !

Que vous jouez au monde un petit personnage !

De vous claquemurer aux choses du ménage,

Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants,

Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants.

…………………………………………………

Loin d'être aux lois d'un homme, en esclave asservie,

Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,

Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,

Et donne à la raison l'empire souverain,

Soumettant à ses lois la partie animale,

Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.

Il le faut avouer, le ridicule d'Armande est aujourd'hui fort étrange, et presque inconcevable : la philosophie du jour est beaucoup plus naturelle ; elle fait infiniment plus de cas es sens et de la matière ; au lieu de *soumettre la partie animale*, elle ne s'occupe qu'à la faire triompher ; *l'appétit grossier* lui paraît très respectable ; c'est pour elle l'oracle de la nature. Loin d'envisager aucune humiliation dans ce qui nous *ravale aux bêtes*, ce rapprochement est le sublime de sa doctrine ; c'est à ses yeux le dernier effort de la raison, et le plus haut degré de la dignité de l'homme. Quel changement du blanc au noir, dans l'espace d'un siècle, la philosophie des bégueules du siècle de Louis xiv est extravagante et ridicule, mais le principe en est noble ; celle des docteurs de notre siècle est honteuse et funeste.

On dînait, on soupait fort mal chez les savantes de Molière ; le rôt était brûlé, la soupe mauvaise ; il fallait demander longtemps à boire avant de se faire entendre.

L'un me brûle mon rôt, en lisant une histoire ;

L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;

Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,

On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.

La cuisine, cette science ignoble et matérielle, faite pour flatter les sens, devait être dédaignée de ces intelligences subtiles, de ces esprits purs et célestes, qui n'avaient d'autre ambroisie que la quintessence du raisonnement et de la pensée : au contraire, on dînait bien, on soupait encore mieux chez nos modernes métaphysiciennes, chez nos douairières de la philosophie ; l'esprit des académiciens s'y nourrissait de sucs très solides : la raison humaine s'y fortifiait contre les préjugés par une excellente chère ; des vins généreux et d'une sève admirable, inspiraient l'amour de la liberté et de l'égalité : chaque ragoût était un chef-d’œuvre de chimie. Ma foi, vive la philosophie du dix-huitième siècle ! Auprès d'elle, les chimères des précieuses de l'ancien temps ne sont que *viandes creuses*; et je suis persuadé qu'à table, le bon Chrysale, tout rond, tout épais qu'il était, aurait fort goûté nos nouveaux systèmes, et s'y serait montré un grand docteur.